

LE RÉFORMATEUR

FAISANT SUITE AU JOURNAL : LE 24 FÉVRIER.

Quiconque voudra être le premier d'entre vous devra être le serviteur de tous. (S. Marc, v, 44.)



Ce que je vous ordonne, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. (S. Jean, xv, 17)

Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. (S. Paul.)

Le Journal paraît trois fois par semaine.

Les Lettres et Réclamations doivent être adressées, franco, au Bureau du Journal, rue de l'Hôpital, 49, au 5^{me}.

Prix de l'abonnement : 1 fr. 25 c. par mois pour Lyon.
— 1 50 pour le département.
— 1 75 pour toute la France.

AVIS.

Beaucoup de personnes n'ayant point saisi le sens du titre de notre Journal, dans lequel elles n'ont vu qu'une date, nous avons jugé préférable de paraître sous celui de LE RÉFORMATEUR, qui exprime également notre pensée; car c'est le cri de VIVE LA RÉFORME! qui a produit le 24 Février. Du reste, rien n'est changé ni à l'esprit ni à la rédaction.

DU LUXE EN 1848.

Nous avons écrit que le luxe était ruineux, et que la Révolution de 1848, sous le rapport économique, avait été faite contre le luxe; cela mérite développement.

Le luxe est une dépense, il est vrai, et engendre la production; mais le luxe est une dépense inutile, et la production qu'il engendre est inutile. Or, la production peut et doit être utile. Mieux vaut faire pousser du blé ou tisser de la laine pour beaucoup, que faire des galons de laquais pour quelques-uns; mieux vaut faire travailler des industries qui fournissent le nécessaire à beaucoup, que des industries qui ne fournissent le superflu qu'à un petit nombre. L'argent dépensé pour le luxe est dépensé pour une consommation qui absorbe sans retour; si cet argent n'était pas dépensé pour le luxe, il le serait pour une consommation utile. Quand le luxe dévore un revenu qu'on pourrait utilement employer, il fait ce que fait le prodigue qui, en mangeant la valeur d'une propriété de 100,000 fr. en café et en habits, fait disparaître inutilement pour 100,000 fr. d'objets.

Mais pourquoi écrire? N'est-on pas cramponné à cette idée que le luxe fait travailler? Répétons-le: il fait travailler, mais à des choses vaines. Or, la population augmentant toujours, les dentelles et les bijoux ne serviront pas à nourrir et à vêtir. Le luxe des uns est la misère des autres.

L'économie et la sobriété, au contraire, grossissent les capitaux; elles dirigent le travail vers les nécessités de la vie, et les font sortir de terre. Alors la quantité des produits nécessaires augmente, ces produits deviennent accessibles au plus grand nombre, et la misère diminue.

Nous ne voulons pas d'un régime spartiate; nous voulons ce que notre civilisation comporte. Un savant ne peut se nourrir et se loger comme un laboureur; un homme du dix-neuvième siècle comme un compagnon de Cécrops. Nous ne dirons pas sur la longue route de la consommation si la borne du luxe est un pied plus près ou plus loin; mais ce que personne n'ignore, c'est qu'il existe entre la privation et la profusion un moyen terme qu'on nomme simplicité.

Quelques personnes font à l'art l'injure de le confondre avec le luxe. Sans doute l'art pour elles est une superfluité, et (ne le dit-on pas?) une chose d'agrément. Que leur répondre? elles n'ont pas compris la place que

l'art occupe dans une civilisation. L'art moralise, l'art édifie les âmes, l'art nous révèle à nous-même notre pureté, notre noblesse, notre sainteté. L'art est nécessaire, nécessaire dans toute la rigueur du mot, nécessaire comme la morale, comme la religion. Au lieu de le vivifier, le luxe tue l'art; car le luxe vise à la jouissance matérielle, et plonge dans l'égoïsme, tandis que l'art élargit le cœur, et ne plonge que dans les joies infinies. Allez! ce ne sont pas les dessinateurs qui peignent vos écrans, ou les ouvriers qui façonnent les petits bronzes de vos cheminées qui comprennent l'art. L'art vit de foi et non pas de luxe. Et la preuve, c'est que, dans l'histoire des nations, les époques primitives qui sont des époques de vertu, fondent l'art d'une manière grande, originale et impérissable, tandis que les époques de décadence, qui sont des époques de luxe, portent à l'art un coup mortel. Croyez-m'en, ne profanez pas l'art.

Quand nous attaquons le luxe, nous ne voulons pas le renverser d'un seul choc; nous avons assez de bon sens pour savoir qu'ici, comme partout, on ne modifie qu'avec le temps.

Mais encore, faut-il le dire; et certes il en est besoin, car toutes les bouches et tous les journaux entonnent un hymne sur le luxe, et ne voient de salut pour la France que dans la multiplication des dépenses superflues. Non, la position n'est pas comprise. En 89, l'aristocratie ne comprenait pas la sienne; 93 a passé, elle n'a pas compris; 1830 est venu, elle n'a pas compris; 1848 est là, à peine comprend-elle encore. O vous! que la révolution prend aujourd'hui à partie, comprenez donc, comprenez donc! et, à force de bonne foi, de simplicité et de dévouement, empêchez que Dieu ne soit dans la nécessité de vous instruire par de plus terribles enseignements!

Un journal de notre ville a annoncé qu'une insulte aurait été faite à la France par les habitants de Chambéry; on aurait traîné dans les rues un chien affublé de nos couleurs nationales.

Cette nouvelle est complètement fautive, nous le tenons de personnes très bien informées, qui s'étonnent comme nous, de la légèreté avec laquelle un journal sérieux accueille des bruits sans fondement, qui ne peuvent aboutir qu'à irriter l'une contre l'autre des nations sœurs et voisines.

A une époque aussi voisine des élections, nous ne saurions trop rappeler aux travailleurs quels sont leurs véritables intérêts; nous avons assez fait connaître quelle était la force de nos sympathies pour leur cause; nous serions heureux si nous pouvions, pour notre faible part, contribuer à son triomphe.

Que les travailleurs s'unissent! Ils ont assez de temps encore pour le faire; mais que pas un moment ne soit perdu. Les nuances d'opinions, les prétentions de telles ou telles doctrines doivent disparaître devant ce grand intérêt qu'ont tous les travailleurs, à avoir des représentants tirés de leur sein.

Quant à ceux qui n'appartiennent point à la

classe des travailleurs, ils comprendront comme nous, que la science, le commerce, l'agriculture, la propriété, trouveront assez de représentants dans les autres départements. Dans le département du Rhône, la majorité des candidatures doit représenter le travail. Si cela est, c'est un gage de fraternité que nous donnons aux travailleurs, c'est un gage de force que nous donnons à la République; car les divisions ne cesseront que lorsque le travail, dont les intérêts sont surtout en jeu à notre époque, aura reçu une juste satisfaction.

Candidature à l'Assemblée nationale :

LAFORST, maire provisoire.
MESSIER, chef d'atelier.
VALLIER, ouvrier tisseur.
BOURDY, chef d'atelier, rue des Fossés, 13, à la Croix-Rousse.

Il y a quatre ans, le citoyen Bourdy prenait énergiquement en main la défense des enfants des hospices. Il a montré, par le zèle infatigable qu'il a déployé pour cette cause, par la lutte qu'il a soutenue devant les difficultés les plus capables d'arrêter l'homme le plus convaincu, ce qu'il y avait chez lui de fermeté, de courage, de dévouement. Aujourd'hui, ce sont des prolétaires, ce sont ces mêmes enfants des hospices qui viennent le tirer de son obscurité pour lui donner une mission plus belle encore, celle de soutenir à l'Assemblée nationale avec la même conviction, la même persévérance, les intérêts des travailleurs. — Le nom du citoyen Bourdy est connu dans tout le département du Rhône; les nombreux amis qu'il s'est acquis dans tous les rangs de la société savent que c'est un homme rempli des sentiments d'une fraternité ardente, un homme d'un sens droit, comprenant dans toute sa largeur le mot de liberté, un homme surtout inflexible quand il a le sentiment de son devoir et de son droit.

AUBERTHIER, chef d'atelier, adjoint du maire de la Croix-Rousse.

Ce nom n'a pas besoin de commentaire: c'est celui d'un honnête homme, d'un patriote dévoué et intègre. Quoique peu versé jusqu'à présent dans les questions sociales, son expérience, sa droiture, son bon sens pratique, sont une garantie pour les travailleurs qui lui accorderont leurs suffrages.

JULIEN LACROIX, de l'arrondissement de Villefranche.

Nous portons ici le nom de ce citoyen, parce que parmi les candidats sur lesquels un grand nombre d'habitants des campagnes paraissent disposés à porter leur voix, celui-ci est, sans contredit, un de ceux dont les antécédents politiques doivent mériter le plus de confiance. Porté sous le régime déchu comme candidat de la gauche, il avait refusé une mission qui l'aurait obligé de prêter serment à un gouvernement contraire à ses convictions. Le caractère privé de ce candidat, ainsi que ses nombreuses relations comme chef de manufacture avec les travailleurs, enfin, l'estime dont il jouit universellement, nous ont engagé à joindre son nom à ceux des candidats présentés précédemment.

Paris.

La commission des dons patriotiques présidée par Lamennais et Béranger, vient de prendre une détermination qui doit vivement encourager tous ceux qui souffrent, mais qui espèrent.

Frappée de l'empressement avec lequel tous les citoyens s'imposent des sacrifices, elle a voulu que toute la France prît part à cet élan de générosité et de patriotisme; dans ce but, elle a adressé des

circulaires : 1° aux maires de toutes les communes de France ; 2° aux colonels et chefs de bataillon de la garde nationale ; 3° aux généraux et aux colonels de tous les régiments ; 4° aux amiraux et capitaines de vaisseaux ; 5° aux évêques et aux curés de toutes les paroisses, aux ministres du culte réformé, aux rabbins et aux membres des consistoires israélites.

« La Patrie, dit la Commission, aime également tous ses enfants, et les offrandes du pauvre lui seront aussi chères que celles du riche. Faites donc appel au patriotisme de tous, des villes comme des campagnes, des chaumières aussi bien que des châteaux. »

— Les ouvriers boulangers, à Paris, ont été offrir au Gouvernement provisoire une somme de 6,544 fr., produit d'une collecte faite entre eux. Cette offrande était déposée dans une corbeille élégamment ornée et portée par une centaine de jeunes filles vêtues de blanc, et parées de rubans aux couleurs nationales. Le citoyen Pagnerre a répondu avec chaleur au discours qui lui fut adressé par un membre de la députation ; on lui remit ensuite entre les bras une petite blondine de 7 ans, habillée en déesse de la Liberté ; après avoir rassuré la pauvre enfant toute tremblante, il l'embrassa et la rendit au cortège.

— Horace Vernet a été nommé colonel de la garde nationale de Versailles.

Départements. — Un grand malheur est arrivé à Ourville, près de Rouen. Un club se tenait au premier étage de la mairie ; au milieu d'une des séances, le plancher s'est affaissé sous le poids de l'auditoire, et une trentaine de personnes ont péri victimes de cet accident.

— Des troubles ont éclaté à Auxerre, dans les journées des 9 et 10 avril, à l'occasion de l'arrivée d'un troisième Commissaire envoyé de Paris par le citoyen Ledru-Rollin.

— Des désordres très graves se sont manifestés à Beauvais, à l'occasion des élections de la garde nationale. Ils se sont terminés par la démission et le départ des deux sous-commissaires.

SAINT-ÉTIENNE.

De nouveaux désordres ont éclaté dans les environs de Saint-Etienne. Vendredi, une bande de pillards, avec quelques femmes de mauvaise vie, s'est rendue à Saint-Genest-Lerpt, au couvent ; ils ont visité les caves et brisé trois rouets, les seuls qu'ils aient trouvés. A Villard, à Saint-Priest, les communautés ont éprouvé un sort plus triste ; tout a été dévasté, brûlé : rouets, meubles, portes, fenêtres, tables de l'école des enfants, livres, etc. Les flammes qui éclairaient ces scènes s'apercevaient de Saint-Etienne. A La Tour, il n'y a point eu de mal. Les religieuses ont ouvert elles-mêmes leurs portes, et en offrant à boire à leurs visiteurs, ont donné à la population le temps de leur venir en aide.

— Le Conseil municipal de Saint-Etienne a été dissous, et recomposé sur de nouveaux éléments ; il siège en permanence, et s'occupe activement d'organiser le travail.

CHRONIQUE.

La journée du dimanche a été, pour la population Lyonnaise, féconde en émotions et en spectacles patriotiques.

Le matin, les habitants de la Croix-Rousse ont replanté sur la Grande-place, un arbre tricolore de la liberté. La cérémonie a été remarquable par une de ces manifestations trop rares, et qui, si elles étaient plus fréquentes, pourraient éteindre bien des haines, et étouffer bien des divisions. Le deuxième bataillon de la première légion de la garde nationale de Lyon était monté sans armes, et dans le plus grand ordre, pour fraterniser avec le peuple de la Croix-Rousse ; ils ont été reçus comme des frères, et on les a incorporés dans les rangs des *Montagnards*, sans tenir compte, ni des distinctions d'habits, ni des distinctions de grades. Le brayé général Neumayer, qui était venu passer la revue, les a remarqués mêlés aux gardes nationaux de la Croix-Rousse, il a adressé aux uns et aux autres quelques paroles chaleureuses de félicitations. Trois ou quatre discours ont inauguré la plantation de l'arbre de la liberté. De là, tous sont descendus à la Boucle, où les habitants avaient dressé un autre arbre, au pied duquel le citoyen Lortet a prononcé un discours vivement applaudi ; puis le cortège s'est scindé, et une partie s'est dirigée à Serin, où une cérémonie pareille a dû avoir lieu. Le curé de la paroisse a prononcé une énergique et chaleureuse allocution.

— Hier, à 4 heures, une scène d'un nouveau genre, et qui aurait pu avoir des suites fâcheuses, a eu lieu sur le port du Temple.

Deux individus voulaient arracher une des affiches apposées par le club Central ; quelques personnes ont voulu s'opposer à cet acte ; et l'un d'eux, armé d'un pistolet, a voulu faire feu. Il a été arrêté et conduit par le poste voisin à l'Hôtel-de-Ville.

— Un banquet fraternel a eu lieu sur la place Colbert, à l'occasion de la plantation d'un arbre de la liberté ; la 1^{re} légion de la garde nationale, les *Voraces*, des militaires ont pris part à cette fête, où des salves, des discours, des fanfares, des chants ont porté l'enthousiasme à son comble.

— Nous lisons dans un journal de Lyon :

Le général Bourjolly, passe au commandement de la division militaire, dont le chef-lieu est à Besançon ; il est lui-même remplacé à Lyon, par le général Jamot.

— Avant-hier soir un radeau est venu échouer contre une des arches du pont Tilsitt, les planches ont été brisées, le radeau s'est partagé en deux parties. Tandis que le courant entraînait une, l'autre avait chaviré et trois hommes étaient tombés dans le fleuve. Heureusement des barques ont été détachées assez à temps pour les saisir.

— Dans la journée de dimanche, le citoyen Maire provisoire a fait poser une affiche où il engage les ouvriers qui ont abandonné leurs chantiers, à reprendre leurs travaux, et surtout à n'exercer aucune violence sur ceux de leurs camarades qui veulent continuer le cours de leurs occupations. Ces paroles d'un homme qui a donné tant de preuves de dévouement à la cause populaire, ne peuvent manquer de trouver un écho parmi nos frères les travailleurs. Ils comprendront tous, qu'après avoir obtenu les améliorations provisoires que nécessitait leur désastreuse position, ils doivent attendre, dans le calme de la puissance, les réformes qui seront discutées dans la Constituante. Des exigences prématurées n'auraient jusqu'à présent, pour résultat, que de compromettre une cause d'où dépend le salut de la patrie, et de décourager les hommes qui se sont dévoués à la défendre.

— Le quartier de Perrache a eu aussi sa fête patriotique, à l'occasion de la plantation d'un arbre de liberté, et de l'érection de la statue du Peuple souverain.

Dès le matin, un immense concours de population s'était porté sur l'ancienne place Louis XVIII (aujourd'hui place de la Liberté). Un cortège imposant s'était formé d'après le programme. La musique civique, des pelotons de gardes nationaux, des députations des Clubs et des corporations. La statue du Peuple souverain s'élevait au dessus de la foule comme le symbole de la souveraineté nationale, ont parcouru triomphalement les quais et les places de notre cité. La cérémonie s'est ensuite accomplie au bruit de la musique et des chants patriotiques. Plusieurs discours ont été prononcés. Quelques rafraîchissements ont été fraternellement offerts aux Italiens arrivant de Paris, et se rendant dans leur patrie pour aider à son affranchissement.

— Ce ne sont partout que fêtes joyeuses pour la plantation d'arbres de la liberté. Partout le peuple oublie les misères du moment en élevant sur le sol de nos places publiques le symbole d'un meilleur avenir. Dimanche soir, c'était la commune de Ste-Foy qui inaugurait cette fête civique. La garde nationale de la commune, la compagnie des pompiers, une députation des clubs de St-Just et une compagnie d'un régiment d'infanterie légère cantonné dans le fort voisin, fraternisaient autour de cet arbre, jeune comme notre République et destiné à grandir comme elle. Le curé de la paroisse, appelé à le consacrer, a prononcé un discours accueilli par les acclamations de la foule. Sa voix a surtout excité les frémissements de la sympathie, lorsque, après avoir exprimé comment le sang versé il y a dix-huit siècles sur une croix, a fait germer les premières semences de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, il s'est écrié d'une voix émue : « Puissent les racines de cet arbre pénétrer jusque dans les entrailles de cette pauvre terre d'Irlande aux abois, jusqu'aux bords de la Vistule où, depuis longues années, un peuple mange en gémissant le pain amer de la tyrannie ! » L'orateur, en terminant, a jeté quelques mots d'ardent patriotisme au peuple et à l'armée qui prétaient leur concours à cette belle manifestation : « A cette brave armée, a-t-il dit, qui d'une voix d'airain

répéterait encore à l'ennemi sur nos frontières ce mot glorieux d'une sentinelle française : *On ne passe pas !* »

Le maire de la commune et un capitaine de la garde nationale ont à leur tour adressé au peuple quelques paroles chaleureuses que la faiblesse de la voix des orateurs n'a malheureusement permis d'entendre qu'à un petit nombre de personnes. La musique civique a ensuite entonné la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*, accompagnés des voix de la foule.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ALLEMAGNE.

CASSEL, 10 avril. — Une révolte terrible a éclaté dans la ville, on a battu la générale et sonné le tocsin. Des jeunes gens, ayant voulu donner un charivari aux nouveaux ministres, furent chargés par un piquet de gardes-du-corps qui fit feu et tua ou blessa plusieurs personnes. — Une exaspération difficile à décrire s'empara de la population ; toutes les rues furent barricadées, l'arsenal fut pris d'assaut et les armes enlevées. — Les gardes-du-corps ont pris la fuite après plusieurs coups de feu, et leur caserne a été démolie.

Les habitants veulent maintenir les barricades jusqu'à ce que les gardes-du-corps soient licenciés et les officiers mis en accusation.

HAMBURG, 10 avril. — Une action très vive a eu lieu près de Flensburg entre les troupes Danoises et celles du Schleswig-Holstein. A la suite de ce combat, auquel ont pris part plusieurs bâtiments de guerre danois, les Allemands ont évacué Flensburg afin de préserver ce port d'un bombardement par l'escadre ennemie.

Un bataillon du Schleswig-Holstein a beaucoup souffert. Les étudiants se sont battus avec une valeur admirable.

POLOGNE.

Le Comité de vingt-deux membres formé par les Polonais lors de l'insurrection de Berlin a commencé à armer le peuple des campagnes. Plusieurs fois les paysans se sont réunis sur un ordre donné, au nombre de 16,000.

Le commandant en chef, Louis Mieroslawski a passé en revue une partie des volontaires, parmi lesquels se trouvaient 500 cavaliers tous jeunes gens. On ne peut se faire une idée de l'enthousiasme général qui se manifesta à cette occasion. Dimanche, Mieroslawski fit célébrer en plein champ une messe militaire suivie d'une bénédiction ; il a harangué tous les soldats de la Patrie avec un langage qui n'appartient qu'à lui.

— A Plischen, les Polonais ont élevé des barricades. 2,000 hussards sont arrivés à la ville avec des paysans et des nobles armés de faux. Le tocsin a retenti ainsi que les cris : aux armes. Les Prussiens auront de grands efforts à faire s'ils veulent s'emparer de cette ville.

A Vienne, des corps-francs s'organisent ouvertement sans trouver d'obstacles de la part du gouvernement autrichien, pour marcher au secours de la Pologne.

RUSSIE.

Par un dernier ukase, l'empereur vient de défendre de délivrer à qui que ce soit des passeports pour l'étranger, même aux négociants et voyageurs de commerce.

ITALIE.

L'armée piémontaise a remporté une nouvelle victoire le 9, au pont de Goito, et le 10, au pont de Monzanabano. Le 13, l'armée piémontaise, après avoir tirillé pendant 2 heures et établi quatre batteries à l'extrémité du pont, a construit en moins de 40 minutes un nouveau pont avec du bois préparé par les paysans des campagnes qui s'étaient adjoints aux sapeurs, et a effectué avec 20 pièces d'artillerie le passage du Mincio. Dès ce moment les Autrichiens ont été en déroute complète. Les Piémontais n'ont perdu que 12 ou 15 soldats ; trois officiers sont blessés, l'un d'eux légèrement.

ANGLETERRE.

La manifestation des chartistes a complètement échoué. Dernièrement la procession ne pouvait se réunir ; aujourd'hui la vérification de la pétition a fait connaître que trois ou quatre millions de signatures étaient fausses.

Un des Rédacteurs, SERVE.